

Communiqué

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

onna vergogne por no, dèvant lè fèmale que no reluquâvant, de sâillî onn' ètsila dâo cholâ po lâi sè ganguèlhî. Hardî ! on serrâve la fonda avoué lè dou bré, lè dzenâo et lè pî dètsau. Onna bussâie ! onna lèvâie de tiu ! et no vaitcè trâi pouce amon ! Quauque èdzevatâie avoué la tîta, avoué lo mor, lè man, lè piaute et no revaitcè trâi pouce pe llien de la terra. Ora, no sein à n'on pî ! à dou ! Et pu su la bessa de la fonda ! On ètâi dzoïâo. On sè crayâi bin mé que lo régent. Mîmameint lo menestre n'ârâi pas pu pidâ avoué no !

L'ètâi adan lo grulâdzo. On lè senailîve, lè brantse, qu'on oîa tsesî lè premiau. Cein fasâi onna brison quemet se veingt baguette fîsant ein on iâdzo sein dèbredâ su onna pî de tambou. Tot lâi passâve : mâo, vert âo berbou. Et lè fenne ramassâvant dein lè croubelion.

Et quand on redecheindâ de l'âbro, on s'amusâve pas à guegnî sè dzenâo èmoralhî et sè tsausse dégourche. On cheintâ rein. On tracive querî dâi z'étale adrâi chète po lè portâ dein lo for, tandu que la mère eimpatâve.

L'è qu'on n'allâve pas vè lo bolondzî. Clli dzo quie, tota la fornâ ètâi po lè quegnu et on fasâi âo for tsi sè, à l'ottô.

Quand la pâta ètâi fète, faillâi l'èpantâ su la quâlâ à quegnu et lâi apèdzî lè premiau.

L'è on ovradzo qu'on amâve bin fère. On tè partadzîve cliâo premiau ein duve mâit : iena po lo quegnu, l'autra po la gâola... à avâi mau âo veintro po fini. Onna biocha de sucro perdessu, onna socliâie de catseniarda (casonade) po la couleu, onna dzinellia de papetta bin èpaissa po apèdzî tot cein einseimblîo, et vaitcè noutrè quegnu prêt à ître couet.

Et l'ètâi biau de lè vère quand on lè ressailîve dâo for, cliâo quegnu. Bliu avoué dâo bregolâdzo quemet la roba à Dzozet de la Bîllia, mon Dieu que l'acheintant bon ! Meillâo, on pâo pas mé. On sè redzoïve de dèna, de petit-goutâ et de soupâ po medzî de clli crâno quegnu.

Clli dzo quie, se on roûdeu passâve, l'ètâi la mouâ de lâi baillî on mochî de quegnu, que sâi de la tâtra âi pronme âo bin de cliaque âi premiau. On dzo, la fenno âo syndico desâi dinse à Tatset, lo vilhio guieux :

— Dâo quin vâo-to que tè baillîyo, Tatset ? De cliaque âo premiau âo bin âi pronme ?

Et Tatset, lo roûdeu, l'avâi repondu :

— Su zu, lâi à on momeint, vè l'assesseusa. M'ein a baillî dâi dou !

Et Tatset l'avâi sè dou bocon, dèvant d'allâ vè lo bossî, lo régent, lo menestre et lo pètabosson.

Dite-mè vâi, ora, se lè quegnu dâo Djonno de vouâ vâliant cliâo dâi z'autro iâdzo ?

Marc à Louis.

HISTOIRES DE L'AUTRE RIVE

DEUX ouvriers sont en train de curer une petite mare, alimentée par le trop-plein d'une fontaine. Avec leurs outils à long manche, ils sortent une vase noirâtre, nauséabonde, contenant des plantes pourries, des grenouilles crevées, etc. L'un des ouvriers s'arrête, s'appuie sur le manche de son putoir et dit :

— Dis voir, Jean-Claude ! Si on buvait de l'eau, nous autres, rien que de l'eau, on aurait le ventre plein de ces saletés, pas vrai ?

Jean-Claude hoche la tête, pour approuver, puis, se crachant dans les mains, les deux reprennent leur besogne répugnante, en attendant l'heure de commander leur demi-pot de « Crèpy » comme d'habitude.

On est en période électorale. Deux paysans sont arrêtés devant une affiche prônant les mérites et recommandant le programme du candidat communiste.

Un passant leur demande :

— Voteriez-vous pour ce communiste ?

— Peut-être ben qu'oui, monsieur.

— Mais enfin, les autres candidats sont des hommes qui... des hommes que... Pourquoi voteriez-vous pour celui-là ?

— Celui-là ? Eh ben, au moins, il s'occuperait de not' commune, tandis que les autres...

Le village de N. avait depuis de longues années un curé qui, s'il ne suivait pas toujours de très près les préceptes de l'Evangile, était néanmoins un très brave homme, s'occupant des humbles et faisant du bien sans trop s'en vanter. Ses paroissiens l'aimaient bien. C'était au surplus un beau curé, grand, bien bâti, buvant son verre, même deux et ne dédaignant pas une partie de boules, un soir sur semaine.

Un jour, il revenait d'une visite faite à son collègue d'un village voisin et qui — on le savait — était assez gravement malade. Comme on lui en demandait des nouvelles, il répondit, avec un haussement d'épaules significatif :

— Heu ! Il ne va guère, le pôvre ! Entre nous, il ne tient plus son litre !

Histoires bernoises.

On en raconte de bien bonnes sur l'avarice des Ecosais, de même que sur certaines dispositions des Thurgoviens. Depuis quelque temps, il semblerait que c'est le tour de nos braves Bernois d'être les victimes de ces plaisanteries qui ont, paraît-il, leur origine en « Chine ». « Les Bernois seraient lents de nature », tendent à faire croire ces innocentes « blagues », dont voici deux échantillons :

A la suite d'un pari, un Zurichois et un Bernois vont à la chasse aux escargots. Ils conviennent de se retrouver dans une heure, pour vérifier l'importance de leurs captures. Le Zurichois montre fièrement soixante-dix porteurs de cornes. Le Bernois, un peu honteux, avoue n'en avoir que six, mais il ajoute : « J'en avais sept, mais le septième s'est sauvé pendant que je les comptais. »

Il avait sans doute perdu patience !

Un bon conseil. — ce n'est pas du vin que tu devrais boire, c'est du lait.

— J'sais bien, mais j'attends que les vaches mangent du raisin !

Chômeur. — Vous cherchez du travail ?

— Ah ! non, j'ai déjà assez de soucis comme cela !

LONGÉVITÉ

UN cas de longévité plus extraordinaire que tous ceux que l'on a connus jusqu'ici a été remarqué dernièrement dans un petit hameau des environs de Winnipeg au Canada.

Un nommé John Osgard, d'origine écossaise, mais dont la famille s'est établie là depuis près de deux siècles, a actuellement 101 ans. Il lit sans lunettes, marche sans bâton, se tient droit comme un I et paraît tout au plus 60 ans. Une luxuriante chevelure ombrage son front.

Des journalistes sont allés le questionner. Ils ont été surpris que le père de John Osgard avait vécu lui-même sans aucune infirmité jusqu'à 103 ans et qu'il est mort d'un accident en tombant d'une échelle. La veille de sa mort, il avait fait une promenade à pied de 7 kilomètres. Le frère de John, Guy, a actuellement 98 ans et il se porte comme un charme. La femme de John a 96 ans ; elle vaque encore elle-même aux soins de son ménage. Elle a eu trois enfants qui sont tous là, disposés à continuer la tradition de longévité qui est en honneur dans la famille. Elle n'a jamais eu de domestiques.

On a demandé à John Osgard à quoi il attribuait son extraordinaire performance. Spécifions que ce sympathique centenaire est cultivé, qu'il a puisé dans les livres autant de sagesse que de bon sens et de raisonnement. Il a répondu sans hésitation : « A la méthode et aux sports. A la méthode, parce que j'ai toujours vécu de mon travail et que je n'ai jamais travaillé plus qu'il ne le fallait pour gagner strictement ce qui était nécessaire à notre subsistance. Je ne crains pas la pauvreté, notre petit domaine nous nourrit ;

mais j'ai travaillé chaque jour sans me surmener.

— Quel sport avez-vous pratiqué ?

— Le jardinage. J'ai bêché mon jardin, arrosé mes plates-bandes, taillé mes arbres, récolté mes fruits. Je n'ai jamais acheté un sou de légumes. J'ai cueilli de l'herbe pour mes lapins, récolté du blé pour mes poules, du foin pour ma vache. J'ai vécu de laitage, d'œufs, de volailles, de lapins. Le boucher ne m'a jamais vendu un gramme de viande. Je lui échangeais de temps en temps une volaille contre un pot-au-feu. Je bois et mange de tout sans excès. Je puis dire que j'ai été très heureux, que mon bonheur a été complet et sans tare parce que je n'ai pas eu à payer, ni pour moi ni pour mes enfants, une seule consultation de médecin. J'ai toujours été content de mon sort, donc de bonne humeur. Je n'ai jamais proféré un juron ni trouvé l'occasion de me mettre en colère. Je vais une fois l'an à Winnipeg, pour y faire l'acquisition de vêtements. Je pars le matin, je reviens le soir et je me repose le lendemain, parce que le bruit et l'agitation de la ville me fatiguent beaucoup. Ma méthode doit être bonne, puisqu'elle a été celle de mon père, qu'elle est celle de mes enfants et aussi de ma femme, dont les parents, pourtant, sont morts jeunes.

CHALEUR !

*Une chaleur chez nous venue
Met le feu dans notre cité,
Et la séance continue
Avec une âpre cruauté.*

*Et nous envions — à voix basse —
Sous ce temps, stupidement chaud,
L'heureux bandit qui se prélasse
A l'ombre fraîche du cachot.*

*Mouchoir en main, parents et gosses,
Marchant avec accablement,
Ont tous, sous les rayons atroces,
L'air de suivre un enterrement !*

*Chacun, s'épongeant le visage,
Maudit le soleil et le temps,
Et, voyant le ciel sans nuage,
Regrette les neiges d'antan.*

*Chacun se lamente et transpire,
Maudissant l'azur inhumain,
Car même le plus dur à cuire,
A comme un poêle dans la main.*

*A boire frais on se démène
(Ah ! les verres que l'on vida !)
Chaque maison, cette semaine,
Est comme un foyer du Soda.*

*Mais, chauffant l'atmosphère,
Phœbus, qui connaît ses auteurs,
« Verse des torrents de lumière
» Sur ses obscurs blasphémateurs ! »*

P. M.

Communiqué.

Ainsi qu'on l'a annoncé il y a quelques jours, le Conseil fédéral a décidé d'émettre pour le compte des Chemins de fer fédéraux un emprunt 3 ½ % de fr. 125.000.000.— de capital nominal destiné à la consolidation des dettes flottantes des Chemins de fer fédéraux et pour faire face à leurs besoins courants. De cet emprunt, le Département fédéral des Finances et des Douanes s'est réservé une somme de fr. 25.000.000.— pour la Confédération. Le solde de fr. 100.000.000.— est offert en souscription publique du 14 au 21 septembre au cours de 97 % plus timbre fédéral.

En raison de la grande abondance d'argent qui continue à régner sur le marché monétaire, ce nouvel emprunt ne manquera pas d'avoir un beau succès.

VIENT DE PARAÎTRE

l'Almanach du Conteur Vaudois

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Prix : 60 centimes